

CHRONIQUE

De l'utilité des patois.

En lisant nos contes patois, beaucoup de nos lecteurs se sont dit sans doute : A quoi bon ressusciter ce galimatias. Nous voulions publier un plaidoyer en faveur du patois, lorsque M. Ch. Beauquier, député du Doubs, a bien voulu nous autoriser à reproduire l'article suivant, paru il y a quelque temps dans l'*Idéal du Foyer*. Les patois sont défendus par lui, mieux que nous n'aurions pu le faire, et nous sommes reconnaissants à M. Beauquier, de nous permettre de faire lire à nos lecteurs ce bel article :

« De même qu'il y a eu jadis dans chaque province de France des coutumes, des usages, des costumes particuliers, de même il y eut aussi une grande variété de langages.

Au moyen âge, le système féodal, essentiellement particulariste, ne contribua pas peu à maintenir les différences provinciales dans la langue. Il fut aidé en cela par la diversité des intérêts et surtout par les difficultés des communications.

Peu à peu cependant, et sous l'influence de causes principalement politiques, ce fut le dialecte de l'Île-de-France qui commença à prédominer. Insensiblement, gagnant de proche en proche, il arriva au rang de langue nationale. Mais les autres dialectes ou patois, ses frères, n'en subsistèrent pas moins autour de lui : un baliveau qui devient un arbre de haute futaie ne fait pas pour autant disparaître le taillis d'où il s'est élevé.

Après la magnifique floraison littéraire du XVI^e siècle et les grands écrivains du XVII^e, l'unité de la langue française, de la langue parlée par la noblesse et la haute bourgeoisie, fut à peu près complète. Mais dans la petite bourgeoisie des villes, chez les artisans et les cultivateurs, les dialectes provinciaux demeurèrent d'un usage courant.

Encore à l'heure actuelle, plus de vingt-cinq millions de Français parlent couramment la langue nationale et un patois. Il est même des contrées très arriérées à tous les points de vue, où certains habitants, principalement les vieillards et les enfants, ne savent pas un mot de français.

Mais depuis une cinquantaine d'années, et surtout depuis que l'instruction est donnée gratuitement dans toutes les communes, les patois commencent à décliner ; le service militaire et la fréquence des communications leur ont porté de terribles coups. Néanmoins, nulle part encore, dans aucune région, quoique moins employés, ils n'ont complètement disparu. Même dans les villes, on rencontre une foule de mots, de locutions, d'idiotismes qui ne sont que des survivances des patois parlés autrefois par tout le monde.

Y a-t-il lieu de s'affliger de cette persistance, de cette vitalité extraordinaire de ces parlars locaux ? Nous ne le pensons pas.

Du moment que la langue nationale ne leur est pas sacrifiée, du moment que tous nos paysans sans exception auront passé par l'école et parleront clairement le français, nous ne voyons que des avantages dans le maintien des patois.

Les patois ne sont pas, comme on le croit généralement, des jargons infâmes, grossiers, des *déformations* du français, comme on l'a dit trop souvent. Ce sont de véritables langues qui ont leur syntaxe, leurs conjugaisons, leurs règles souvent plus rationnelles que celles de notre langue nationale.

Nous aimons à le répéter, nos patois sont les frères du français ; celui-ci ne saurait mieux être comparé qu'à un enfant qui, seul d'une nombreuse famille, aurait réussi à faire une brillante fortune ; c'est le hasard, c'est la chance qui l'a servi : ne méprisons donc pas ces dialectes modestes qui auraient pu aussi bien devenir langue nationale si, par exemple, un grand écrivain avait choisi l'un d'eux pour en revêtir sa pensée.

Cette situation modeste, effacée, du patois vis-à-vis de la langue française, sa grande sœur, lui donne un charme intime, familial, naïf, qui n'est pas fait pour déplaire. Si le français est la langue académique, officielle, protocolaire, la langue des discours au Parlement, la langue de la Politique, des intérêts généraux, la langue de la centralisa-

tion, le patois, plus local, plus près du sol natal, du terroir, du berceau, est bien la langue de la décentralisation !

Quand nous parlons du français, sérieux, guindé, haut en cravate, nous devrions dire qu'il est notre langue *paternelle* et réserver le mot de langue *maternelle* pour ce parler intime et familier avec lequel nous avons été bercés.

N'est-ce pas avec une chanson patoise que la femme des champs endort son nourrisson ? Et les premiers mots que le petit paysan entend et comprend, ne sont-ce pas des mots patois ! Pourquoi mépriserions-nous ces idiomes locaux qui servent au développement des intelligences enfantines, qu'ils marquent de leur empreinte spéciale, auxquelles ils doivent donner un caractère tout particulier ?

Cette variété extraordinaire de dialectes se transformant non seulement de province à province, mais souvent de village à village, doit certainement provenir des conditions différentes du sol, du climat, de la nourriture, etc., qui, modifiant l'organisation physique cérébrale des hommes, modifient par suite leur langage. Comme la parole et la pensée sont unies par des liens si étroits qu'elles se confondent presque, il en résulte qu'un certain parler doit donner une tournure spéciale à la pensée, à l'esprit, et réciproquement. Il y a là une action et une réaction forcées, indéniables, de l'intellect sur la langue et de la langue sur l'intellect.

A ce point de vue psycho-physiologique, les patois jouent un rôle considérable comme éléments de différenciation entre les habitants de nos provinces. C'est pourquoi nous devons en tenir grand compte, nous, les régionalistes, qui cherchons à maintenir et à faire renaître les originalités ethniques au moyen de la décentralisation littéraire.

Il ne suit pas de là que nous ayons l'idée folle et antipatriotique de dresser un patois quelconque, — fût-ce le provençal qui est du reste un dialecte parlé dans une vaste région, — en face du français, pour combattre et essayer de le détrôner de sa situation de langue nationale. J'imagine que les plus enragés régionalistes n'ont jamais caressé sérieusement une pareille idée. Le point raisonnable et soutenable, c'est de dire que les idiomes locaux peuvent avoir leur utilité au point de vue même de la littérature française parce qu'ils renferment des trésors d'expressions neuves, hardies, fraîches, savoureuses, piquantes, qu'un écrivain habile peut mettre en œuvre au grand bénéfice de son renom ; et aussi, parce qu'ils expriment nettement et sincèrement la tournure d'esprit des habitants de chaque région. Ces influences locales du terroir ne peuvent que servir à diversifier notre littérature, menacée d'uniformité par la centralisation et la domination tyrannique de la capitale. Une des conditions essentielles du Beau, n'est-ce pas la variété dans l'unité ?

Le Pays Lorrain 1, 1904 Ch. BEAUQUIER,
Député du Doubs.